

HORS-SÉRIE

Le Monde

UNE VIE, UNE ŒUVRE

Colette

Le tourbillon
de la vie

ÉDITION
2023

avec Julia Kristeva, Amélie Nothomb, Juliette, Emmanuelle Lambert...

JANVIER 2023
Antilles-Réunion 10,90 €, Belgique 10,90 €, Canada 15,75 \$ CAN, Grèce 11,20 €, Luxembourg 10,90 €, Maroc 110 DH, Portugal 11,20 €, Suisse 14 CHF, TOM 1800 XPF, Tunisie 22 DT, Sénégal 5900 F CFA.
ISBN : 978 2 36804 147 5





ENTRETIEN avec JULIA KRISTEVA

UNE ÉTHIQUE DES AUDACES AU FEMININ

Il y a vingt ans, la philosophe et psychanalyste Julia Kristeva consacrait le troisième volet de son *Génie féminin* à Colette. À l'occasion du 150^e anniversaire de la naissance de la romancière, elle a accepté de nous parler de « sa » Colette, de la découverte de son œuvre dans la Bulgarie de son enfance à la façon dont elle accompagne aujourd'hui ses réflexions sur l'identité, le genre et « le féminin transformatif ».

■ PROPOS RECUEILLIS PAR FRÉDÉRIC MAGET

JULIA KRISTEVA
(Née en 1941)
Philologue, psychanalyste et femme de lettres française d'origine bulgare, elle est professeure émérite de l'université Paris-Diderot. Elle est l'auteure de la trilogie *Le Génie féminin : la vie, la folie, les mots*, consacrée à Hannah Arendt (1999), Melanie Klein (2000) et Colette (2002) (Gallimard).

En 1932, la photographe Germaine Krull (1897-1985) rend visite à Colette dans son appartement de l'hôtel Claridge, à Paris. L'écrivaine habitera sur cette « passerelle de bateau » jusqu'en 1935.

Vous évoquez dans vos mémoires, *Je me voyage, entretiens avec Samuel Dock* (Fayard, 2016), votre découverte de Colette dans votre adolescence en Bulgarie, une rencontre placée sous le signe de l'interdit, de la transgression, mais aussi de la gourmandise. Pouvez-vous nous parler de cette rencontre et de la façon dont vous la relisez aujourd'hui au regard de votre parcours intellectuel ?

→ L'enseignement scolaire et universitaire que j'ai reçu dans mon pays natal parvenait à traverser tant bien que mal la structure totalitaire, en valorisant le rôle de la culture, de l'initiative, de la créativité. Dans ce contexte, je me considère comme une enfant de l'Alliance Française qui m'apprenait le français par les textes de Victor Hugo, Voltaire ou Colette, la plus savoureuse pour l'enfant et la jeune fille que j'étais.

Je copiais des pages entières de ses livres, je les emportais dans les larges poches de mes salopettes, je montais me cacher dans les branches du prunier au jardin de grand-mère et je dégustais les plaisirs juteux de « *La Treille muscate* » en répétant à satiété entre deux bouchées de reine-claude, « *vous, roses noires, confitures d'odeurs* ».

Immédiatement j'aimais ce français colettien, étrange osmose entre sensations, désirs et angoisses, « *plaisirs qu'on dit à la légère phy-*

siques », chair infinie du monde, fleurs, bêtes et monstres contagieux. Tous allégés dans une alchimie verbale, qui épouse ses racines terriennes et son accent bourguignon : elle l'appelle son « *alphabet nouveau* ».

Par son cantique de la jouissance féminine, Colette domine la première moitié du xx^e siècle et nous rejoint aujourd'hui. Vagabonde ou soumise, libre ou cruelle, cette femme a imposé dans les lettres françaises une sensualité qui défie le refoulement, sans revendiquer pour autant un érotisme triomphal. Provocante, scandaleuse, sexuellement et socialement libre, elle ne se laisse enfermer dans aucun militantisme ni aucune transgression, et bouscule nos tristes « *wokismes* » bien-pensants, prétendument subversifs.

J'ajouterais que cette écriture si française – qui se met en scène pour souffrir et jouir dans le « *mot magnifique et plus grand que l'objet* » (« *Provence* », in *Journal à rebours*), qui fleurit bon les ripailles de Rabelais et renoue avec l'insolence de Villon – ne laisse aucune chance à quelque « *grand remplacement* » que ce soit. Mais serions-nous capables de la transmettre ? À nous de la transmettre.

Vous êtes de longue date une féministe engagée, proche de la pensée de Simone de



Beauvoir, vous avez consacré de nombreux articles et ouvrages à de grandes figures de femmes (Hannah Arendt, Melanie Klein, Thérèse d'Avilla), quelle place Colette occupe-t-elle dans l'histoire des femmes et du féminisme ?

→ Colette impose une parole féminine désinhibée qui se plaît à formuler ses plaisirs sans pour autant en dénier les angoisses. Blessée par les infidélités de son mari Willy, elle passe une brève saison dans l'enfer dépressif dont elle saura distiller et approfondir la douleur pour mieux la dire, penser, transmettre. Cette hédoniste qui exige le bonheur à tout prix se lie vite aux maîtresses de son époux, s'intègre au milieu des lesbiennes fortunées de Paris, provoque le monde du spectacle en se montrant nue, ravale ses larmes pour croquer la vie, amants et amantes, maris et maîtresses, traîtres ou fidèles. Que ce culte de la jouissance ait été célébré par une femme m'a convaincue de lui consacrer le troisième volume de ma trilogie *Le Génie féminin*.

Aborder la condition féminine sous l'angle social ou politique paraissait absurde à « madame Colette ».

À côté de Hannah Arendt, la philosophe, et de Melanie Klein, la psychanalyste. Alors que les grandes œuvres littéraires de ses consœurs européennes et américaines, auxquelles j'avais pensé initialement, excellent dans la mélancolie (d'Emily Dickinson à Virginia Woolf en passant par Anna Akhmatova), pour Colette la Française, l'alphabet du monde est un alphabet du plaisir féminin. Soumis (encore !) au plaisir de l'homme, mais éclatant surtout d'une incommensurable différence.

Simone de Beauvoir, qui considère l'auteur du *Pur et l'Impur* comme « le seul grand écrivain femme », salue aussi la femme de combat qui a su faire « de sa plume un gagne-pain ». Pourtant,

aborder la condition féminine sous l'angle social ou politique paraissait absurde à « Madame Colette ». « *Moi, féministe ? Ah non !* », répond-elle un jour à un journaliste. Les suffragettes la dégoûtent, elles méritent « *le fouet et le harem* ». Dans ce rejet du féminisme, j'entends moins un déni de l'émancipation que la conscience des frustrations et des humiliations que les femmes de cette génération devaient subir pour faire leur chemin politique. Colette refuse surtout cette surcharge que s'inflige la femme émancipée en train de devenir une prolétaire surexploitée, si ce n'est pas déjà une « Superwoman » exténuée et dépressive, avec du télétravail en plus ! Je dirais, comme Beauvoir, dans *La Force des choses*, qu'en dépit des différences idéologiques et les époques historiques qui nous opposent, nous sommes « pareilles » dans notre lutte pour soulever le poids de la tradition qui étouffe le deuxième sexe.

Au cœur de la réflexion qui « éclot », pour reprendre un terme cher à Colette, dans ce troisième volume du *Génie féminin*, il y a un texte qui en constitue sinon le cœur, du moins une matrice : *Les Vrilles de la vigne*, conte allégorique qui ouvre le recueil du même nom, publié en 1908 et qui figure aujourd'hui au programme du baccalauréat. Qu'est-ce que nous dit ce texte de la femme et de l'écrivaine et de la puissance libératrice de l'écriture ? Comment ce texte peut-il être reçu, selon vous, par les adolescents d'aujourd'hui ?

→ Les étudiants américains auxquels je présentais mon livre ont toujours vu en elle la première écologiste et la plus subtile des défenseurs de la biodiversité. Les tweets français des réseaux sociaux seraient sans doute d'accord. Mais *Les Vrilles de la vigne*, au programme du baccalauréat, permet en effet d'aller plus loin, en ouvrant les questions brûlantes de l'identité sexuelle et des idéaux, sublimation et créativité.

J'ai reçu, puis commenté *Les Vrilles de la vigne* qui ouvre et donne son titre au recueil, comme le fragment d'un La Fontaine primordial. Une parabole dans laquelle le rossignol et la vigne sont deux métaphores de l'écrivaine elle-même, de ses désirs et de leur épuration dans l'œuvre. On apprendra dans ces écrits ultérieurs que Colette n'aimait pas les oiseaux : « *L'oiseau est loin* », « *il a toujours les bras croisés sur le dos* », « *il m'échappe* », « *il m'échauffe moins que les quadrupèdes* ».

Mais très vite, dans le texte inaugural de sa « *série poétique* », Colette va attribuer aux volatiles sa fragile connotation phallique : dans beaucoup de langues l'oiseau est associé à l'érection masculine. Bien que pourvu d'un « *gentil filet de voix* », il « *ne chantait pas la nuit* » et « *craignait* » d'être prisonnier de la vigne, tout en faisant couple avec elle, à moins qu'ils ne soient un binôme : la consonance « gne » dans « rossignol » et « vigne » murmure d'emblée la bisexualité psychique tant revendiquée par Colette.

Attribut de Bacchus, la vigne de son côté est l'image de la volupté captivante et maléfique. Les « *liens fourchus* », vrilles tenaces et acides du désir, poussent donc si drus que le rossignol s'éveille « *ligoté* », les « *ailes impuissantes* ». « *Au prix de mille peines* », il finit cependant à s'évader et se met à chanter pour se tenir éveillé. Plus encore, « *l'insupportable désir* » de chanter transforme notre Narcisse-artiste en objet de fascination pour les autres. À la nuit toxique de la vigne, le rossignol oppose sa propre nuit sonore...

Il est temps que la première personne prenne la parole : « *J'ai vu chanter un rossignol sous la lune...* » Les vrilles sont devenues des trilles dans le chant de... l'écrivaine : « *Je voudrais dire, dire, dire, tout ce que je sais, tout ce que je pense, tout ce que je devine...* » L'écriture du chagrin rompt avec la mélancolie puérile et amorce une promesse de renouveau : rossignol ET vigne, masculin ET féminin. Colette réalisera ce qu'elle appelle son « *besoin d'écrire membru* ».

Les Vrilles de la vigne résume avec une justesse désarmante la naissance d'un genre qui deviendra le sien : mélange de narration elliptique et de poème en prose, immédiatement reçu comme un « *étonnant frisson de chair* » (Apollinaire). Grâce à l'intensité serrée de ses mouvements physiques et psychiques, inséparables de leur impeccable formulation, le « moi » ne se compare pas au rossignol ni ne « se prend » pour lui, livré à la vigne : « moi » est le rossignol chantant « *l'amoureux désespoir* » ; « moi » est la « *nuit sonore* » qui « *crie fiévreusement ce qu'on a coutume de taire* ». Et communique cette sensibilité aigüe, singulière, révélatrice au lecteur embarqué qui bascule des mots aux choses de sa propre intimité.

Aujourd'hui, la Toile programme la génération Z à devenir virtuelle. Sensations, colères, jouissances, et besoin de croire se suspendent en tweets et SMS, quand ils n'explorent pas en passages à l'acte en définitif meurtriers. Les accompagner à apprivoiser l'écriture métamorphique de Colette ouvre nécessairement d'autres horizons aux angoisses qui tenaillent les besoins de croire et le désir de savoir.

Reprenant les paroles que Colette prête au personnage d'Annie dans *La Retraite sentimentale* : « *Moi, c'est mon corps qui pense* », vous écrivez que le grand mérite de Colette est d'avoir su écrire avec son corps, avec ce que vous nommez, avec Maurice Merleau-Ponty, « *la chair du monde* ». Comment approcher et comprendre les textes de Colette dans un monde de plus en plus dématérialisé ?

→ Provocante et comédienne, Colette répondait à ceux qui lui demandaient si elle pensait et pourquoi : « *Vous voulez encore que je pense, ne suffit-il pas que j'écrive ?* » Pourtant, avec une raison déraisonnable mais scrupuleuse, elle décrit la logique profonde d'analogie et de contraste qui tisse cette écriture métamorphique : « *Je tâte, timidement, j'invente un rapport indicible entre la*



*goutte laiteuse du muguet, le pleur de pluie tiède, la bulle cristalline qui monte du crapaud » (« Fleurs », in *La Treille muscate*). Et prévient que l'écriture « est moins affaire de pensée que de rencontres de mots. Signes errants dans l'air, parfois les mots appelés daignent descendre, s'assemblent, se fixent... Ainsi semble se former le petit miracle que je nomme l'or, la bulle, la fleur. Une phrase digne de ce qu'elle a voulu décrire » (ibid).*

Quand elle transforme ses textes en « une puissante arabesque de chair, un chiffre de membres mêlés, monogramme symbolique de l'Inexorable » (*Le Pur et l'Impur*), j'entends Baudelaire le catholique qui, prêtant ses passions à un arbre, ne parlait pas de « comparaison », car « bientôt [il était] l'arbre », écrivait le poète dans *Les Paradis artificiels*. Marcel Proust le juif, dans lequel elle « se baignait » passionnément, ne considérait-il pas ses « métaphores » comme des « transsubstantiations » empruntant au vocabulaire de la messe catholique sa capacité d'incarner la substance corporelle dans le langage par l'expérience de l'écriture ?

Avec ses résonances Colette m'a insufflé d'entendre « la chair du monde » (Merleau-Ponty) dans la *chair des mots* qu'elle vit comme une « sauvage mélodie », voire un « griffonnage inconscient », jusqu'à ce qu'il perde sa « figure lisible des mots » (*La Vagabonde*). Et de découvrir cette *chair des mots* dans les associations libres de mes analysants.

Comment « comprendre » cette a-pensée dans le monde de plus en plus dématérialisé, réduit à la seule matérialité de la technique ? Faisons de l'héritage spirituel et religieux un objet de connaissance et de réévaluation. Lire, lire, lire. Apprendre à lire les grandes œuvres littéraires pour apprivoiser l'expérience intérieure qui s'écrit en appelant la nôtre.

Lire Colette, c'est traverser les genres masculins et féminins, voyager à travers les identités sexuelles vers ce que l'écrivaine nomme ici son « hermaphrodisme mental »

et ailleurs, plus mystérieusement, à la fin du *Pur et l'Impur*, le « pur ». Les textes de Colette peuvent-ils nous aider à penser le genre et les questions d'identité qui occupent aujourd'hui une grande partie du débat intellectuel ?

→ À contre-courant du féminisme du xx^e siècle, ainsi que de celui qui, aujourd'hui, se radicalise ou se dilue en « genre », l'écriture de Colette a révélé qu'une femme est « simplement » capable d'in vraisemblables transformations : « Cette femme dont on s'écrit : Elle est en acier ! Elle est en femme simplement » (*La Vagabonde*). Sans se définir, ni revendiquer une quelconque *identité*, mais en assumant et en transformant toutes les postures et impostures sexuelles, humaines et animales, flores et faunes comprises, Colette la vagabonde s'échappe de la morale forcément idéologique. Et ouvre la porte à une éthique des audaces au féminin que j'appelle un « *féminin transformatif* ».

Il a fallu des millénaires pour que la famille comme alliance entre deux personnes de sexes différents puisse être pensée et revendiquée par des hommes et par des femmes. Cela passe par l'introduction de l'amour dans l'espace familial : après l'amour platonicien du Vrai et du Beau, le *Cantique des Cantiques* par l'amoureuse Sulamite, le chant courtois, la grande littérature de l'Occident amoureux, le libertinage en pleines Lumières, le Romantisme, l'Existentialisme... Le couple hétérosexuel marié continue à fasciner jusqu'à la nausée les imaginaires hyperconnectés ; coincé dans la morale bourgeoise, déchiré par le cinéma expérimental, formaté en séries par Netflix. Car la « scène primitive », confusion de l'homme et de la femme, intimité incommensurable et affinité de la vie avec la mort, « rompt la relation de masse propre à la race et à la communauté et accomplit des opérations culturelles importantes » diagnostique Freud (*Psychologie des masses et analyse du moi*, 1920).

Par-delà la mondanité et les provocations esthétiques, l'écrivaine affirme un véritable

esprit anarchiste qui conteste la légitimité de la famille et du mariage. Exigeant, comme seul critère de normalité, la reconnaissance individuelle du plaisir – thème qu'elle développera tout au long de son œuvre. Sans adhérer à aucun groupe militant, politique ou sexiste, cette fermeté toute moderne de son comportement et de ses écrits en fait une pionnière originale dans laquelle se sont reconnues à juste titre certaines féministes.

Pourtant cette « *bête sensitive* » mais lucide maintient coûte que coûte ces deux repères : la *différence sexuelle* et l'*écriture* : « *Femelle j'étais, et femelle je me retrouve, pour en souffrir et pour en jouir* » – sans ignorer les vibrations masochiques de cette sincérité. Et : « *Que faire? [...] écrire, brièvement, car l'heure presse et mentir...* » (*La Vagabonde*). C'était il y a cent ans...

Depuis le découplage de la sexualité et de la procréation : pilule, PMA, GPA, l'explosion de la crise adolescente (bouleversement pubertaire, capacité de reproduction, abus incestueux et pédophilie, exaltation et déception du besoin de croire, conflit sévère avec les parents et les conventions sociales...), la génération Z *crain*t et *rejette* la différence sexuelle, préfère le « genre » voire le transgenre et la vague s'empare des enfants qui changent de sexe à force d'hormones et de chirurgie.

Colette appartient au « vieux monde », mais ses transgressions, creusées par la justesse des mots, offrent des passerelles délicates qui rejoignent les angoisses et les passions extrêmes et actuelles.

Colette nous invite à rester du côté des forces de la vie dans lesquelles selon elle « *réside le drame essentiel, mieux que dans la mort qui n'est qu'une banale défaite* ».

L'image de l'éclosion, les verbes *changer*, *naître* et *renaître* sont omniprésents dans l'œuvre. Dans *La Naissance du jour*, Colette écrit : « *Faire peau neuve, reconstruire,*

renaître, ça n'a jamais été au-dessus de mes forces. » Ces mots résonnent en vous singulièrement, pourquoi?

→ Dans une intuition géniale, Colette devine que c'est en s'appropriant la mère, en créant la figure mythique de Sido qu'il lui sera possible de transmuier définitivement la perversion dont on l'accuse (elle n'hésite devant aucune, jusqu'à celle de « *l'instinct maternel* », disent ces détracteurs; « *infernale méchanceté* », une « *certaine France aussi compliquée qu'une vieille Chine* », etc.) en *mère-version*.

Colette appartient au « vieux monde », mais ses transgressions, creusées par la justesse des mots, offrent des passerelles délicates qui rejoignent les angoisses et les passions extrêmes et actuelles.

Une femme, Sido? Ou bien le cycle cosmique lui-même. Une femme, si l'on veut, et plus exactement l'emprise originelle maternelle, reconstruite cependant par les projections de la narratrice, et accordée enfin « *aux points cardinaux, à leurs dons comme à leurs méfaits* ». Emblème de l'être, comme vous le rappelez, qu'elle humanise et féminise en retour, Sido est le point de mire de l'imaginaire selon Colette. La narratrice y intègre un mélange de fascination jalouse et de mélancolique revanche qu'une femme éprouve pour la séduction de l'autre femme. Ainsi seulement l'exploratrice consolée s'apaise et s'ouvre à l'univers inhumain – des hommes, des femmes, des fleurs, des bêtes et des monstres. Nouvelle mystique? Panthéisme des désirs, des recommencements infinis. Colette inlassablement renaissante et... *mère-verse*... ■■■

